

Chambord

Le 21 août 1944 à Chambord :

L'insurrection nationale et les combats de la libération furent une longue suite et foule d'actions allant du harcèlement au caractère souvent limité, de la réception d'un parachutage au sabotage et piégeage des routes, des embuscades aux coups de mains. Beaucoup de ces actions ne furent pas coordonnées, bien qu'effectuées dans un plan général, mais seront le fait d'initiatives locales et souvent ne tiendront qu'à l'esprit de décision d'un chef ou d'un petit groupe d'hommes décidés ou prudents, il ne dépendit parfois que d'un homme, dans un village ou secteur, pour que la résistance y fut téméraire ou attentiste,

héroïque ou ridicule.

Théoriquement, les forces de la résistance sont unifiées, mais, quand la théorie est à ce point en avance sur la pratique, elle reste peu efficace dans les faits.

C'est pourquoi, si l'on vit une grande quantité d'actions, de harcèlements qui n'en désorganisèrent pas moins la machine nazie, on vit par contre très peu de combats frontaux qui ne furent ni conseillés, ni encouragés, par les directives générales des différents mouvements.

Dans notre département cependant, trois combats frontaux se déroulèrent, tous au sud de la Loire où la configuration du relief solognot et la densité des résistants s'y prêtaient:

Le combat rangé du maquis de Souesmes où la personnalité offensive de Jean Makowsky fit table rase de la tactique de harcèlement en imposant un face-à-face d'autant plus héroïque qu'il était inégal.

Les deux autres combats de front se situèrent le 21 août 44, l'un devant Romorantin, route de Blois, au lieu-dit La Flandinière. Il fut sans doute le plus efficace, puisqu'il interdit à la colonne allemande le passage vers notre sous-préfecture solognote. Or, ce n'était pas une mince affaire que de stopper ou retarder le passage d'une colonne allemande, y compris durant la deuxième quinzaine d'août 44.

Le même 21 août 1944, ce fut Chambord et Mont-près-Chambord. Je ne détaillerai que cette action, puisque j'en étais. Beaucoup d'encre a déjà coulé sur ce dimanche d'août 44 à Chambord, d'encre et d'eau bénite, car le clergé, toujours soucieux de récupération, depuis le martyr de la pucelle d'Orléans, s'est taillé, à nos frais, une légende à sa mesure, préparant, pour l'an 2000, une canonisation nouvelle à coups de processions et de récits qui forment, pour la mémoire d'un peuple, les bases de son artillerie théologique à longue portée.

Du 12 au 16 août, nous avons libéré le Loir-et-Cher nord à l'heure bretonne, bien que l'armée Patton, fonçant

vers l'est, ne nous ait détaché que de faibles éléments de reconnaissance. Nous tenions la Loire, derrière laquelle les groupes allemands, rescapés de Normandie, Bretagne et sud-ouest, se repliaient, formant la fameuse division Elster, qui sera prise au piège.

Le 19, l'Etat-Major du Grand Hôtel me demanda de descendre relever la section espagnole, quai Ulysse Besnard, devant l'ancien abattoir municipal. De cette position, nous distinguons le poste allemand de la Croix-Nard, Bas-Rivière, mon quartier, la maison familiale que le téléphone arabe m'avait affirmé occupée par l'ennemi, ma famille étant reléguée au sous-sol.

Je ne pus résister à la rage d'y vider un chargeur qui, mystère des lois balistiques, toucha peu la façade visée, mais cribla les dépendances et insinua ses dragées dans la cour cependant protégée où ma mère, à un mètre près, faillit être ma seule victime.

Sachant où nichait la roulante de ces messieurs, nous guettions les corvées de soupe qui, à vrai dire, se dissimulaient peu. Nos deux F.M., en feux croisés, marquèrent des points contre les porteurs de bouteillons et l'intendance mobile du grand reich. La réponse revint, un quart d'heure plus tard, sous forme de mortiers. Les immenses verrières de l'abattoir municipal furent pulvérisées et les grands cèdres mutilés. Pour faire bonne mesure, les pointeurs allemands arrosèrent une nouvelle fois la terrasse du château et le groupe Le Bon.

Ces essais de guerre sérieuse, je l'ai déjà signalé, ne furent pas du goût des blésois modérés, dont certains étaient planqués dans les sous-sols du quartier, attendant une libération plus pacifique que celle offerte par nos soins.

Soyons clairs ! Pour une bonne partie des "bien-pensants", gens corrects et responsables, dont le maréchalisme et le bon beurre furent les deux mamelles de l'occupation, nous n'étions que des terroristes et, au mieux, nous restâmes des voyous dangereux, en mal de révolution.

Ce 19 août, j'eus une altercation avec l'un de ces zéros de l'ombre. A plat ventre devant le soupirail d'une cave, j'eus avec lui ce dialogue cocasse :

"Que voulez-vous ? Avez-vous des blessés ? Des malades ? Désirez-vous de l'aide ? Voulez-vous évacuer ? Qui êtes-vous et combien ?"

Entre deux partitions de mortiers dont les départs de la rive gauche étaient signalés à l'oreille par des petits "pets" de ball-trap, une voix qui se voulait ferme et autoritaire monta vers moi de la fraîcheur caveuse :

"Qui êtes-vous, vous-même ? Où est votre chef ?"

-Pour l'instant, c'est moi le chef de ce secteur, sergent, chef de groupe.

Alors, la voix s'éleva d'un ton:

"Sachez que je suis le lieutenant Vaillant, des cadres de réserve. J'ai ici charge d'âmes, femmes et enfants, vieillards. Je vous somme de cesser vos tirs. Ils provoquent des ripostes d'artillerie et mettent des vies en danger inutilement. Pourquoi n'attendez-vous pas l'appui de l'artillerie alliée ?"

Alors, la moutarde nous est montée au nez. Nous répondîmes que les alliés fonçaient vers le Rhin. Notre rôle était de fixer les éléments ennemis, de garder la Loire, d'inquiéter les Boches, autant qu'il l'était lui-même, ce mal-nommé. Nous l'invitions à évacuer les civils, cette nuit, au plus tard, au nord de Blois, car la ligne de feu risquait de durer et de se durcir.

Ce dialogue et le tutoiement employé déplurent à l'officier réserviste, dérangé dans sa prudente réserve.

Le 20 août, levés avant le jour (en fait, nous ne dormions pas), engagés dès le matin, aux Grouëts, contre une tentative allemande de traversée du fleuve, où nous perdîmes Gilbert Navard, foudroyé à découvert sur le coté, nous rentrâmes après l'heure de la soupe au cantonnement des Lices où Poil d'Oeuf, son beau galon d'adjudant tout neuf au béret, présidait à la bouffe.

Primo, nous fûmes mal reçus et menacés de jeûne pour retard à la soupe. Cette réflexion du contremaître reconverti en chef cuisinier galonné coûta à la communauté quelques piles d'assiettes en entrée. Les sulfateuses à la main, nous allions transformer en écumoières les ustensiles culinaires du Secours National, reconvertis F.F.I. quand notre cher Fays intervint, stoppant net notre élan meurtrier envers Poil d'oeuf, fit tirer une salve d'honneur, à la mémoire de Navard, dit quelques mots, calmes, nets et précis, d'un ton égal et grave, comme toujours, nous fit servir la bouffe dare-dare et me pria de me reposer.

Mais la grogne était dans nos rangs, particulièrement chez les jeunes qui admettaient mal la théorie attentiste, nous transformant en gardiens de la Loire, alors que sur la rive gauche, Auguste Delabre et Godineau réclamaient armes et renforts.

De plus, nous étions en surnombre et, de jour en jour, d'heure en heure, les porteurs de brassards se faisaient plus nombreux, de préférence pour la garde des bâtiments publics et autres préfectures, où régnait un climat de liesse, dans la pure tradition gauloise retrouvée.

Pour beaucoup d'entre nous, issus de la rive gauche, nous désirions y retourner aider les nôtres, sans Loire entre les Fritz et nous.

Ce 20 août m'est resté clairement en mémoire:

Gilbert Navard crachant sa vie à mes côtés, Poil d'Oeuf et son galon neuf, la coupe déborda quand je fus convoqué à l'Etat-Major où Judes et Bourgoïn me lurent une lettre du jour, adressée au Préfet Keller, par le réseau encavé du lieutenant Vaillant. J'ai déjà publié ce texte, après m'être procuré l'original que je garde précieusement :

Blois, le 20 août 1944

Monsieur le Préfet de la République,

Au nom des habitants de la rue du Foix et du quai Ulysse Besnard, entre la rue Guillaume Ribier et l'abattoir, je viens vous demander secours de toute urgence.

Des tireurs agissant devant nos maisons et l'ennemi à qui cela ne peut aucunement nuire riposte à la mitrailleuse, d'où dégâts graves, qui ont failli être mortels au 1, au 7 et au 9 du quai,

Avec cela, impossible de se ravitailler, sortie sur le devant impossible.

Derrière, peu de maisons ont une sortie sur une petite ruelle qui débouche rue Guillaume Ribier. Il faut faire 50 m dans ladite rue qui est mitraillée d'en-face.

Moyen de sauvegarde : faire percer de suite les murs des jardins, pour qu'on puisse aller jusqu'en face la rue Florimond Robertet et il y a urgence.

Sûr de votre dévouement, je vous adresse au nom de tous nos vifs remerciements.

E. Durand

3, quai Ulysse Besnard.

P.S. (si les tirs dont je parle sont inopérants, ne pourrait-on les faire cesser ?)

Quand je vis avec quel sérieux préfet et Etat-major écoutaient les sirènes pacifistes, j'en conçus une grande amertume et gardai le silence. J'estimais Judes et Bourgoïn qui me connaissaient depuis longtemps. Ils se méprirent sur mon silence et crurent bon d'ajouter :

"Avec le colonel Valin, nous pensons qu'il faut, à tout prix, économiser les munitions et ne tirer qu'en cas de nécessité absolue. Voilà ! Nous sommes aujourd'hui une armée disciplinée. D'autre part, nous insistons pour que vous restiez sur la rive droite libérée et ne passiez pas au sud. Ce serait un pur suicide. La division "Das Reich" est présente en face, avec plusieurs milliers d'hommes. Ils sont encore trop redoutables pour être attaqués de front. Vous êtes des gamins, eux des guerriers de métier. Ce serait un massacre. Tu n'as pas le droit de faire ça, Michel, réfléchis et modère les jeunes. Il y a trop de pertes inutiles".

J'ai toujours pensé depuis que ces paroles et ces ordres, venant d'hommes que j'estimais et qui m'aimaient bien, n'émanaient que de directives qui les dépassaient. Cependant, elles ouvrirent en moi une plaie qui ne s'est jamais vraiment cicatrisée. Depuis, j'ai toujours douté des hommes, même des meilleurs et j'ai appris aussi à douter de moi-même.

"Que vas-tu faire, Michel ? Tu n'as rien à dire ?"

Je répondis : "Si je dois y aller seul, j'irai rejoindre Godasse, Auguste et Clovis".

Le soir même, nous partîmes 50 volontaires, sans officier bien entendu. Le tri n'avait pas été facile au quartier des Lices. Plus de cent gars voulaient passer la Loire. Un capitaine de fraîche date, que Jusse baptisa "l'épici-er", car c'était sa fonction dans le civil, et aussi parce qu'il avait été sous-officier d'intendance en 1940, nous fit un tableau apocalyptique de la situation en Sologne. La fameuse division "Das Reich" revint souvent sur le tapis, tel le croquemitaine de notre enfance. Depuis Oradour, cette sinistre division semblait croître et se multiplier. Chacun l'avait vue passer dans son village. Elle semblait être partout à la fois, marcher avec des bottes de sept lieues. Tout cela faisait partie de l'inflation lyrique, des fantasmes du moment, sans lesquels toute guerre deviendrait fade et sans objet. Mais le 20 août 1944, on y croyait dur comme fer, à cette super-division !

L'épici-er, afin de conserver ses effectifs et son grade, annonça que les hommes mariés n'étaient pas autorisés à franchir la Loire. Seuls, les célibataires, sans charges de famille, issus de la rive gauche, pouvaient prétendre à ce suicide. Après cet encouragement bienveillant de matamore, il prononça, comme une sentence sinistre "Pour la troisième fois, ceux qui sont concernés, faites un pas en avant !" Nous étions encore 60. Alors l'épici-er se démena pour en arracher 10, les plus vieux. Mais il ne put rien contre les jeunes de Vineuil, des Noëls, Montlivault, Maslives, St-Dyé et Blois-Vienne; rien non plus contre un groupe de parisiens, libertaires de tradition.

Enfin, il jugea que les 110 hommes restants faisaient de lui un capitaine honorable et sérieux, que, d'autre part, il était en fait débarrassé de 50 fortes têtes. Il céda donc à nos désirs d'embarquer les meilleures armes, quantité de munitions et un porc débité. J'eus même le droit, bon de réquisition en mains, de ponctionner plusieurs caisses de conserves, sur les stocks laissés par la Wehrmacht, dans la crypte de la basilique. Il était 18

heures, deux gendarmes veillaient jalousement sur ces stocks énormes, entassés jusqu'au plafond, attendant des camions de Vendôme qui devaient assurer le transport et la sécurité de ces vivres.

L'opération se soldera par plus de 50% de pillage légal, ce qui prouve que l'intendance ne manquait pas, elle aussi, de volontaires.

Je ne pus résister au désir de monter au clocher de la basilique et d'observer la rive gauche. Quantité de colonnes de fumée montaient sur l'horizon, véhicules incendiés par nos groupes ou l'aviation alliée qui maîtrisait le ciel, fermes ou hameaux brûlés en repréailles d'embuscades. Pas un souffle d'air, une chaleur écrasante, lourde et orageuse. Cette nuit, ce sera l'orage. Si ce n'était ces fumées qui montaient droites dans le ciel, quelques crépitements et explosions sourdes, on aurait pu penser le calme avant la tempête.

L'idée me vint que c'était la seconde fois de ma vie que je montais au sommet de ce clocher de béton, si peu classique, la première fois, j'étais gamin. C'était pour son inauguration. Mon père était au service d'ordre, avec un peloton du 131°. La rive gauche ne me souciait pas alors. Une chose m'avait passionné. J'avais assisté, pour la première fois, à l'enregistrement par gravure, sur disque de cire, du concert de carillons. Une image était restée en ma mémoire, celle du mince copeau de cire, de la spirale d'Archimède engendrée par le stylet graveur.

Ces quelques années de recul me semblèrent alors une éternité.

Notre peloton de cinquante hommes, comprenant quatre sergents dont Jacques Coste, des Noëls, parti, dès mon retour, en camions, direction Cour-sur-Loire, Le Vivier, point de passage par barque, vers Montlivault et Chambord, où on nous attendait.

Nos véhicules se dirigèrent par la voie abritée des tirs ennemis, rue Gallois et d'Angleterre, puis filèrent par l'avenue Maunoury. Jusqu'au-delà de la Préfecture, nous fûmes suivis par une traction-avant de la police locale,

munie d'un haut-parleur qui diffusait visiblement à notre intention l'annonce suivante :

"Les forces F.F.I. doivent être munies de brassards estampillés par les services préfectoraux. Aucun F.F.I. ne doit circuler en armes, en dehors des zones de combat. Chaque suspect de collaboration doit être remis, dès son arrestation, aux forces légales de police, agissant sur ordre du commissaire de la République, etc..."

Les abords de la préfecture ne manquaient pas de porteurs de brassards estampillés. En ce qui me concernait, j'avais laissé le mien, avec mon stylo et ma montre, dans les barbelés du parc à munitions des Allées, lors de l'accrochage du 12 août.

Nous avons vite compris que cette histoire de brassards était un "piège à cons" pour les résistants qui s'exposaient. On estime à plusieurs milliers de victimes les résistants trahis par leurs brassards, censés les protéger.

Une telle idée n'avait pu germer dans la tête de responsables clandestins.

Devant la préfecture, notre camion stoppa. Une petite foule des jeunes gens du faubourg et certains anciens lisant les communiqués affichés vinrent nous saluer. Dans cette foule, Jusse, Cousin et Germain reconnurent Jacques Lester, un jeune du Bourg-St-Jean, qui demandait une arme et sa place avec nous. Jusqu'ici, nous n'avions pu l'armer. Ce fut fait en un instant. Du camion, deux copains braquèrent la voiture de police où l'inspecteur Bonneton, connu jusqu'ici pour son zèle contre les terroristes se ratatina. La sentinelle de la préfecture, embrassardée de tricolore, enchemisée de kaki neuf et encasquée à la française, se vit dépouillée de ses signes extérieurs de richesse, sans oublier la précieuse sten, indispensable instrument.

"Monte, Jacques, et fouette, cocher !"

Sous les vivats des filles du faubourg, Jacques se campa derrière la ridelle du camion, brandissant l'arme préfectorale.

Il devait disparaître le lendemain, au combat de Chambord. Dans quel coin de terre reposent ses os ? Aucune tombe ou monument ne porte son nom, sauf la plaque-souvenir de Bronzavia. Je connais plusieurs cas de ce genre, en cette région du pays des droits de l'homme. Ce que je puis affirmer, c'est qu'à la guerre, il faut mourir clairement, suivant des règles établies et précises, sous peine de ne pas mériter le titre de "mort pour la France".

On nous déposa au hameau du Vivier, commune de Cour-sur-Loire, avec nos caisses à munitions et grenades, notre intendance de cochonnailles et conserves. Nous restâmes au repos sur la placette du village, à l'abri des jumelles indiscrètes de la rive gauche.

Notre passeur était le père Pierre Gaucher, ancien boulanger de Conan, père de Jacques et Guy, deux camarades du groupe de Suèvres. Il refit compter les hommes, jaugea et supputa notre matériel, fit la grimace devant le nombre d'aller et retour à exécuter.

Il fut convenu que nous passerions au milieu de la nuit, après nous être restaurés dans une petite taverne du bord de Loire, à mon goût, trop en vue. On sacrifia une partie du cochon, en forçant un peu sur le rosé toulain. Le passage se fit avec retard, bien que le capitaine Auguste Delabre, impatient et fatigué, nous lançât des signaux de la rive gauche, avec sa lampe de poche.

Des résistants locaux du groupe Claërbout, Vonay gardaient le passage, afin de signaler les patrouilles allemandes dont les postes semblaient aussi fluides que les nôtres.

L'orage nocturne grondait quand nous abordâmes Montlivault, chargés comme des baudets. Le père de Raoul Claërbout s'enquit d'une charrette pour nos caisses et victuailles et nous prîmes la route de Chambord, sous un déluge de mousson, un orage infernal qui ouvrit les vannes du ciel et nous transperça jusqu'aux os, mais nous protégea sans doute plus sûrement.

Les éclairs qui zébraient le paysage de champs d'asperges et vignobles montraient une colonne étirée, sans

aucun vêtement de pluie, comme il se doit.

Auguste ayant confirmé que nous étions attendus à Chambord rejoignit donc son P.C. clandestin, pour y dormir quelques heures.

L'orage cessa quand nous atteignîmes enfin les bois du parc, mais une pluie fine et tenace nous maintenait en fraîcheur.

Enfin, nous abordâmes la première barricade, faite d'abattis d'arbres imposants barrant la route. Cette barricade était gardée par six espagnols qui en étaient restés à la langue de Cervantès, mais ignoraient totalement notre jargon gaulois.

Nous leur répétions le mot de passe convenu "Chambord libéré". Ils répondaient invariablement : "no passeran !" Quand ils virent notre nombre grossir et qu'une torche électrique éclaira nos casques, armes et uniformes, de la milice pour la plupart, voire bottes et équipements allemands, ou U.S. qu'ils ignoraient, leur méfiance se changea en détermination. Ils nous braquèrent de leurs armes chargées. De notre côté, comprenant la méprise, nous posâmes nos armes à terre et passâmes le barrage, à mains nues, à plusieurs.

"Camarades !" Je fis appel à ce que je savais d'espagnol. Mais avec Jacques Coste, Bernard Daudin et quelques autres, nous connaissions Hernandez Severiano, dit Moreno, carrier de son état, espagnol comme le veut son nom, connu de tous les résistants du secteur. Le nom de Moreno, l'ancien "companionero" de mon grand-père, fit tomber la tension.

Ainsi, cette troupe, armée jusqu'aux dents, habillée de tenues fascistes, connaissait Moreno ! Il était, disions-nous, "una grande companionero anti-fasciste". L'un d'entre eux partit réveiller Moreno qui se reposait près de sa barricade, route de Huisseau. Ils revinrent enfin à bicyclette. Immobiles, nous étions glacés jusqu'à la moelle, sous la surveillance de nos guerilleros qui en avaient vu d'autres depuis 1936. Je tombai dans les bras de Moreno qui m'étreignit en murmurant : "tu es là, Ramon ! vous

êtes venus !" L'agent de liaison, envoyé par Auguste, n'était pas parvenu à Chambord.

Il ne faudra pas moins d'une heure pour nous installer dans un baraquement, près de la Grange-aux-Dîmes. On nous étale des paillasses, nous mettons nos vêtements à sécher. A poil, on se frictionne. On avale un coup de "gnôle".

Les jeunes du chantier des Eaux et Forêts qui, avec les Espagnols, produisent le charbon de bois nécessaire aux gazogènes, nous expliquent la situation : plus un fritz à Chambord, depuis plusieurs jours, juste un accrochage à Huisseau hier. Une chose cependant me frappe, plutôt une impression, celle que personne ne semble avoir vraiment l'initiative d'un commandement français. Cette impression deviendra certitude le lendemain. Pourtant ces jeunes avaient reçu, depuis peu, un armement léger, mais suffisant. Ils me diront ne pas avoir eu l'occasion de s'en servir.

Avec les guerilleros, cela fait 100 hommes environ, plus notre renfort de 50 volontaires.

"A demain !" la nuit porte conseil.

La nuit sera courte, assez longue cependant pour rêver d'une magnifique battue digne des princes qui ont chevauché ces bois, des copains n'ont-ils pas annoncé que ce coin de paradis Solognot était déserté des "Frisés". Demain nous chassons "chez mon oncle". Demain, nous y sommes déjà. Le réveil est brutal, sonné par des coups de feu. Il fait jour et les guerilleros, toujours eux, flanqués de Saquin, du Chiteau, réclament un renfort immédiat pour la barricade ouest, route de Blois, D.33, tenue par Robert Racault et Moreno. "Nous sommes attaqués !" Nous ignorons alors que Mont est attaqué simultanément.

Nous sautons dans nos frusques humides, puis sur nos armes et une dotation de chargeurs. Je prends deux mills, invitant les copains à faire de même. Nous partons un premier groupe de dix : Guy Germain, Roger Chassier, Guy Cousin, Jacques Lester, Roland Bertrand, Aimé Des-

champs, Edmond Mathéron, Pécunia et Bernard Doaré. Ce dernier, blessé le 19 à la mairie de Blois, s'est échappé de l'hôpital pour rejoindre. Roland Bertrand tombera vivant aux mains de l'ennemi et sera exécuté après un long calvaire. Jacques Lester disparaîtra dans la tourmente. Nous progressons cinq de chaque côté de la D.33, abrités sous le feuillu. Devant nous, la fusillade est sporadique. Moreno et Robert Racault, les deux frères Guil fixent les éclaireurs ennemis dans les fossés. Leur énorme barricade de troncs centenaires barre entièrement la route. Elle se situe cent mètres à l'ouest d'un ponceau de briques construit à la base d'un grand fossé perpendiculaire à la route, dont le talus domine de deux mètres le sol du sous-bois, ce qui nous fera, vers midi, une ligne de défense idéale.

La barricade a été érigée au seul endroit où la route forme une légère crête dominante, à moins de 400 mètres de la tour ouest du château dont les murs de pierre tendre portent toujours en témoignage les chapelets d'impacts allemands.

Nous nous déployons en sous-bois, formant deux ailes de chaque côté de la route, évitant ainsi que le F.M. de Moreno ne soit tourné. Au plus fort de l'engagement, nous resterons une quarantaine à appuyer le groupe Racault-Moreno, du cimetière de Chambord au Cosson, passant par les deux ponts dits "des Italiens". La visibilité n'est pas très bonne. Un fin crachin tombe toujours. Moreno nous explique qu'ils ont confondu les premiers éclaireurs ennemis avec les sangliers qui abondent à cet endroit. En réalité, nous n'avons affaire qu'à une colonne d'infanterie, se déplaçant à bicyclette, sans appui d'armes lourdes.

A cause du bruit de nos tirs et du manque de liaisons, nous ignorerons plusieurs heures que deux autres colonnes, munies d'armes lourdes, canons tractés et voitures blindées, nous tournent par Mont et Bracieux vers le sud, Huisseau et Montlivault par le nord.

Notre première ligne est maigre : quinze hommes de front pour 150 mètres, deux F.M., mais suffisante pour

arrêter leur première charge. Leurs sous-off. hurlent comme des sauvages, mais leurs hommes ne se lancent pas à découvert. En vérité, si nous restons fermes et renforçons notre ligne, il semble qu'ils ne viendront pas au corps à corps.

Dans cette fusillade, quelques émotions. Sur ma gauche, Moreno, rampant derrière ses troncs, change souvent son poste de tir et reçoit les premières grenades à manche. Il parvient à en rejeter une, se redresse et, l'arme au côté, vide une rafale sur un feuillu suspect, en bordure de route. De ma sten, je balaye cette zone, quand à ma droite, Guy Germain qui tire au mauser, son arme préférée, se trompe de cartouche et envoie une traçante qui, stupéfaction, trace une colonne de fumée blanche capable d'indiquer notre position exacte à l'ennemi. Du coup, notre sang se caille dans nos veines et, d'un même élan, nous plongeons chacun derrière notre chêne préféré. En face, un nombre d'armes indéterminé et invisible, crache à la racine du mal, là où se dissipe la naissance de la tornade blanche, avec une lenteur d'éternité.

Guy, désormais, vérifiera soigneusement ses munitions avant de remplir son chargeur.

Jacques Coste et François Sarazin doivent conduire les renforts sur l'axe attaqué, renforcer aussi les postes des autres routes. C'est François qui conduit le renfort, d'une façon beaucoup trop téméraire, restant debout sur la chaussée, l'arme d'une main, l'autre bras levé: "en avant, les gars!" Les gars se répartissent sur les flancs. Arrivent Gabriel François et Pierre Depaule, Jacky Prêtre et son frère Maurice, accompagnés de Roger Rigault et Guy Leclerc, deux des libérateurs de la prison de Blois. Sarazin a l'intention de rejoindre la barricade, au milieu des guêpes blindées qui bourdonnent autour de lui. Il réussit, chose incroyable, à parcourir la distance sans écopper. Il ne lui manque que le pantalon rouge et la baïonnette au canon. Cette attitude lui vaudra le bras vengeur fracassé. Par quel miracle n'a-t-il pas tout pris en pleine "poire" ? Ce garçon m'inquiète. Courage mal employé ? Exaltation qui fausse son jugement? je ne sais que penser. Déjà, hier matin, sur le coteau des Grouëts, il tirait

debout au F.M. sur la rive gauche, l'arme en batterie sur des fruitiers, à découvert.

En général, peu de camarades ont le sens du camouflage et de la sécurité au combat. Je pense aux paroles de Judes : "vous êtes des gamins, eux, des soldats de métier". Cependant, mon amertume est grande. La résistance ne compte-t-elle pas des soldats de métier, mais où sont-ils?

Deux phénomènes, habillés trois-quarts Fritz, nous rejoignent : ce sont deux déserteurs tchèques de la Wehrmacht, réfugiés à Chambord. Ils parlent suffisamment le français pour nous conseiller et nous assurent que les "feldwebels" d'en-face se heurtent aux refus de leurs hommes de s'enfoncer sous bois et que l'allemand établit une ligne de défense. Ils creusent des trous individuels. Nous le constaterons en septembre.

Cependant, ils lancent encore une offensive plus appuyée par leurs armes automatiques et grenades à fusil. Jacques Delépine, qui est monté face nord sur un arbre, (il est coureur et leste comme un chat) en est délogé par l'un de ces projectiles, d'où chute et entorse de la cheville. Il se replie au bourg où il sera soigné par Madame Luzuy, la femme du chirurgien blésois bien connu, puis, à l'arrivée des Allemands, habillé d'un costume chic de son fils, ce qui le sauvera d'une exécution certaine.

Jusqu'à midi, les grenades à fusil pleuvent, mais la fluidité de nos rangs et la densité des arbres les rendent peu efficaces. Il n'en va pas de même pour la barricade où Moreno et Robert Racault sont en grand danger de succomber; de huit heures du matin à midi, ils ont essuyé un feu des plus nourris et précis et finissent par être cloués au sol; beaucoup plus tard, nous renoncerons à compter le nombre d'impacts sur les troncs de protection.

Tout à coup, nous entendons le bruit d'une pièce d'artillerie vers Montlivault, sur notre droite. Immédiatement, nos assaillants lancent des fusées de signalisation qui se balancent désagréablement au-dessus de nos têtes. J'ai enfin une révélation : nous sommes encerclés!

et personne, dans nos rangs, ne prend d'initiative générale.

Je rampe près de la barricade et constate que Moreno est de mon avis : vite, il faut quitter ce barrage désormais inutile et se mettre à couvert. Nous nous replions sur le talus du fossé, cent mètres en arrière, position dominante certes, mais très vite repérée, si j'en juge par la précision des tirs ennemis.

Un nouveau lancer de fusées-repères signale une seconde fois notre position aux forces arrivant sur notre droite. Un malheur n'arrive jamais seul, un F.M. allemand secoue furieusement de ses impacts un fagotier près de ma position, excitant un nid de frelons, ces grosses guêpes dont les piqûres sont réputées mortelles.

L'une d'elles me pique à la nuque, je vivrai durant les heures suivantes un véritable cauchemar, perdant tout contrôle et initiative, la vue brouillée par l'oedème et les larmes, je n'avais plus qu'un seul désir : survivre, échapper à ce double guêpier. Il me restait un seul chargeur de sten, une mills et mon 7.65. Je ne distinguais plus que Guy Germain sur ma droite. Guy avait compris notre situation. C'est alors que je franchis la route, sous le long ponceau d'écoulement des eaux et tombai sur Moreno aux prises avec le capitaine Auguste Delabre qui venait d'arriver, suivi de Louis Coguen, son homologue du maquis de Mont, et notre cher Roger Godineau. Nous étions au début de l'après-midi. On entendait distinctement le bruit du canon qui se rapprochait.

Chose incroyable ! Louis Coguen voulait faire contre-attaquer et reprendre les barricades ! Auguste était partisan de se fortifier dans le château. Je les vis avec les yeux de l'incrédulité, la souffrance en plus. Comme François Sarazin, ces braves copains se croyaient encore au temps des charges héroïques.

Comme toujours, Godineau restait calme et me sembla le seul à juger sagement la situation. Nous étions en train d'enfreindre les directives sur les combats frontaux. Il nous fallait profiter du peu de temps qui nous restait pour regrouper toutes nos forces sous le couvert, sauver

le maximum de munitions et de vivres, Chambord allait tomber.

Moreno réagit avec violence devant les ordres de Louis. Il colla son F.M. dans les bras de Coguen : "Tou veux réprendre lé barrage, clara ! tou marché devant, je te sous !"

Louis fut poussé à l'épaule, accroupi sous le couvert en bord de route, son colt 45 à la main, il aurait préféré certes voir une troupe nombreuse l'accompagner. Moreno explosait, mélangeant français et castillan, sa colère expira dans une bordée d'injures, les pires que puisse prononcer un natif d'Ibérie.

Deux "Passionaria"

Nous étions fatigués, épuisés. Je me dirigeai vers le carrefour des routes de Blois-Bracieux-St-Dyé. Là, une femme espagnole, Madame Antonia Garcia, apportait pain et conserves pour les combattants. Elle accrocha soudain un homme de bonne allure, en tenue semi-militaire qui n'était autre que Monsieur Thoreau, ingénieur des Eaux et Forêts, responsable français du domaine de Chambord, responsable également du chantier des jeunes charbonniers devenus F.F.I. Cette femme reprochait à M. Thoreau en particulier et à tous les chefs en général d'attendre que ces jeunes se fassent massacrer. Elle disait, avec juste raison, que personne ne commandait sérieusement, qu'elle avait connu cette pagaille en Espagne. Elle avait pris l'initiative de distribuer des vivres, hélas ! nous n'avions pas prévu les ouvre-boîtes et le temps manqua pour en chercher.

Auguste en tenait toujours pour son dernier carré, dissuadé d'utiliser le château plein de réfugiés, il envisageait une dernière bataille, mais trop peu de gars restèrent avec lui, Germain en fut et, encerclés à une douzaine, ils eurent toutes les peines du monde à se glisser hors de la nasse.

Godineau opta pour la solution raisonnable : prévenir tous les postes et repli à distance des fermes du do-

maine de Chambord, là où il sera facile de nous ravitailler, puis regroupement cette nuit.

En réalité, bon nombre s'était déjà mis à l'abri, connaissant le terrain et jugeant de la situation.

Nos Fritz de la D.33, route de Blois maintenaient la pression sans plus, mais leurs fusées nous suivaient toujours et les premiers obus d'une pièce d'auto-canon explosèrent bientôt dans le parc.

C'est alors que je remarquai la deuxième "passionaria" du jour, mademoiselle de Tristan. Elle arrivait de Neuvy, avec un groupe F.F.I. frais et dynamique. Je la pris d'abord pour une jeune institutrice de la région. Elle était flanquée d'un garçon aux allures d'étudiant, botté, armé qui paraissait aux ordres de cette passionaria décidée. Elle avait son agent de liaison motocycliste qui nous prouva, lui aussi, son efficacité en accomplissant plusieurs liaisons par les allées forestières, entre Chambord, Montfraud, Neuvy, coupant l'itinéraire de la colonne allemande, ayant investi Mont et Bracieux.

Mlle de Tristan nous invita à nous regrouper à Montfraud, où le secteur était libre. Elle était venue à pied d'oeuvre avec une vieille Ford, rustique et robuste qui, si elle n'avait pas été détruite le soir-même par les Allemands, aurait son heure de gloire dans un musée. En effet, l'engin piloté par notre Jeanne d'Arc locale portait à travers bois des grappes de quatorze maquisards.

Il était 15 h.30 quand le déluge blindé s'abattit sur nos têtes. Tout fut dit en cinq minutes : obus et mortiers certes, mais dont la densité n'était pas extrême et les tirs aveugles; par contre la mitrailleuse lourde d'un blindé nous avait localisés. Elle tirait un peu haut, ébranchant avec fracas au-dessus de nos têtes et cette pluie de branches sur la route de Bracieux nous décida à la fuite. L'hôtel St-Michel et une partie des maisons brûlaient. Les baraques des Eaux-et-Forêts, près de la Grange-aux-Dîmes, flambaient avec nos vivres et munitions. Il nous faudra progresser le long du mur du cimetière déjà occupé par l'ennemi.

Quand nous arrivâmes route de Thoury, allée de Montfraud, trois F.M. étaient en batterie, face à la porte royale du château qui apparaissait dégagé par la pelouse et "Jeanne d'Arc" criait : à Montfraud, tous à Montfraud ! Elle regroupa ainsi près de cinquante F.F.I.

Je regagnerai Montfraud à pied, avec un groupe espagnol, dont l'un d'entre eux connaissait parfaitement la forêt.

Près du pavillon abandonné, un homme attendait : c'était M. Thoreau. Son inquiétude était grande pour le village de Chambord et sa famille. Ce fut la seconde et la dernière fois que je le vis dans cette galère.

De petits groupes nous rejoignirent avec prudence, les guerilleros mirent des gardes sur les allées et découvrirent vingt fusils anglais abandonnés, très certainement par les jeunes des Chantiers qui nous avaient précédés ici. Une fouille générale des environs fut faite et le stock d'armes récupérées fut caché en lieu sûr.

La liaison motocycliste revint, annonçant la Ford et notre "Jeanne d'Arc" évacua une nouvelle charrette surchargée vers une ferme isolée de Neuvy.

A chaque carrefour, un garde ou F.F.I. nous stoppait, indiquait la voie libre. Nous entendîmes les engins allemands sur la grande route qu'il nous fallut franchir au signal des gardes. Mlle de Tristan fouillait son palefroi mécanique, hérissé de compagnons hirsutes. Les blessés avaient été évacués en voiture à cheval, par Jacques Coste, avant l'issue finale. Notre conductrice fit plusieurs voyages, en un temps relativement court, au regard de la situation. Notre tour fut le dernier.

Sortant de Neuvy et franchissant un barrage en chicane, érigé par son groupe, elle stoppa son véhicule sous une allée de pommiers quand une longue rafale d'un F.M. allemand vint nous saluer. Elle nous fit plonger derrière une haie et nous gagnâmes de nouveau le couvert.

Le 22 août, il ne restait qu'une carcasse noircie de la Ford.

Nous étions environ cinquante dans une cour de ferme abandonnée où existait un puits qui fut le bienvenu pour la fièvre qui me dévorait, pour la toilette en retard. Le seul menu se résumait à quelques pommes à croquer et fromages de chèvre à se partager et, pendant ce temps, tous nos vivres brûlaient à Chambord. Moreno et son F.M. étaient là. Quelle conduite allons-nous tenir, d'abord, dormir ! Dans un grenier tapissé de poussière de paille, où grouillaient puces et "aoûtats", mon crâne douloureux se calma dans la nuit.

Je ne fus tiré de mon profond sommeil que par le cri de guerre de Moreno, hurlant aux armes dans son cauchemar.

Le lendemain, 22 août, se passa dans un jeûne relatif qui nous prédisposa aux idées claires. L'eau et les pommes me refirent une santé. Par contre, je ne pus remettre mes chaussures anglaises de parachutage, raides comme la justice. Je constaterai que mes pieds enflés ne sont que plaies et je me résoudrai à marcher en chaussettes de laine, mes chères chaussures en sautoir.

Du point de vue effectifs, nous n'avions pas rassemblé la moitié de notre renfort de Blois. Nos munitions étaient pratiquement épuisées. Dans cet appareil, il était parfaitement inutile de rejoindre le maquis de Mont-près-Chambord. Mlle de Tristan nous apporta des nouvelles : les alliés progressaient très vite vers l'est et l'armée d'Afrique par la vallée du Rhône. Mais on comptait déjà plus de vingt fusillés, à Mont, Chambord, La Ferté, Huisseau, Montlivault. En réalité, ce sera plus de trente.

Il apparait que les différentes colonnes allemandes appartiennent à une seule et même unité, commandée par un Major, ayant établi son P.C. à Chambord, qui n'en finit pas de brûler.

Après délibération, nous décidons de regagner nos groupes initiaux. Personnellement, je ne suis pas très fier. Je me demande comment Judes, Bourgoïn et Valin vont réagir à notre pitoyable retour.

Va-nu-pieds et passeurs

Le 23 au soir, nous quittons la ferme-refuge à une vingtaine, guidés par ceux de Montlivault et Jean Morand, des Noël's. Je ramènerai douze gars à Blois. Certains autres rejoindront leurs groupes locaux de la rive gauche par leurs propres moyens, quelquefois individuellement.

Nous cheminons en forêt de Boulogne, puis suivons les murs extérieurs du parc de Chambord jusqu'à La Chaussée-le-Comte où un brave réfractaire réveillé, Maurice Guénault, nous trouvera du pain, des fruits et à boire. Puis nous franchissons la rivière du Cosson, sur une ancienne passerelle et marchons en direction de Montlivault où nous réveillons le père Claërbout, toujours sur la brèche. J'ignore ce qu'est devenu son fils Raoul dans la bagarre.

Mes gars sont fatigués et je dois faire porter l'unique F.M. à tour de rôle. Plusieurs ont mal aux pieds. En ce qui me concerne, je marche toujours en chaussettes et sur l'herbe de préférence. Les cailloux et graviers, les brindilles et ronces sont mon calvaire et je dois stimuler jusqu'à la menace deux parisiens exténués qui se sont déjà payés plusieurs années de sous-alimentation du côté de Montparnasse. En fait, ils sont K.O. depuis qu'ils ont bu, à leur soif, le "pinard" de La Chaussée-le-Comte et ils s'effondreront, une fois l'étape franchie, dans le fournil du père Claërbout.

Un feu d'enfer brûle dans la vieille cheminée. Ces braves gens nous préparent une omelette géante dont le parfum nous tient éveillés.

Depuis Blois, je porte une veste U.S. digne d'un sergent, hélas ! une manche brûlera en la séchant près du feu. Nous dormons une heure environ, comme des brutes, puis, c'est le branle-bas. Claërbout apparaît : "al-lons-y vite, leur patrouille vient de passer ! en silence au déversoir, direction l'auberge de jeunesse de l'Oribus" (je songe à Polyte et pense que notre peine est un lit de roses).

Les résistants de Montlivault gardent les deux extrémités de la dépression du déversoir. Nous franchissons la levée de la route nationale d'un bond. Claërbout nous quitte : "bonne chance ! préviens le père Gaucher rapidement, car il est déjà trois heures du matin. Chaque nuit, il risque sa peau, dis à tes gars qu'ici, un nageur moyen peut passer à gué".

Mes douze gars s'allongent au pied de la petite falaise qui borde la rive gauche. J'utilise tous les arguments possibles pour qu'ils m'accompagnent à gué. Rien à faire ! je n'obtiens que des réponses d'enfants : "écoute, Michel, arrivés ici pour s'y noyer, il valait mieux rester lâ-bas !". Je découvre une chose incroyable, impensable, chez des volontaires du maquis, la peur collective de l'eau, la peur absurde d'une légende, la fameuse Loire traîtresse. Je mesure une nouvelle fois notre faiblesse, aucune unité allemande n'hésite à passer à gué dans notre condition. Si seulement Jusse était avec moi. C'est un champion de natation; mais il est resté avec Auguste.

Je me mets en slip, un beau slip de la Luftwaffe, décoré du "corbeau à roulettes" d'Adolphe et je quitte mes chaussettes. J'ai l'impression d'avoir les pieds à vif sur les galets. Fort heureusement, l'eau atténue la douleur. "Si je ne reviens pas dans une heure, restez planqués comme des rats morts ou une patrouille va vous découvrir, le jour venu". Un parisien se lève, Pécunia : "tu sais, Michel, je n'ai appris à nager qu'en piscine, et seulement la brasse. La Loire me fait peur, d'après ce qu'on en dit".

Ah ! Pécunia ! toi, volontaire au F.M., calme, réfléchi, toi que je n'ai revu qu'une fois, au métro Odéon, quartier latin, en 1950, par hasard, je n'ai jamais oublié ton nom, ni le visage de tes vingt ans !

Tout se passa fort bien, hormis pour mes pieds douloureux. C'est à peine si nous eûmes à tirer notre coupe dans un chenal. Mon camarade était heureux de cette traversée nocturne.

Le père Gaucher bougonna au réveil : "encore ! avez-vous des blessés ?"

- C'est-à-dire, oui et non ! Je dus mentir un peu.

- Un café arrosé ?

- Ce n'est pas de refus, père Gaucher.

- Ecoute, mon garçon, je partirai à "l'oribus" quand tu auras prévenu le poste de Ménars qu'ils ne me "canardent pas la gueule", comme la nuit dernière, avec des blessés à bord. Si je suis "descendu", je préfère que ce soit par les Frisés. Entre nous, fiston, quel "bordel" ! Quelle pagaille ! Mais la guerre, c'est le gâchis. Alors, à la guerre comme à la guerre, va les prévenir, je t'attends.

Combien y-a-t-il de pas entre l'embarcadère du Vivier et l'église de Ménars ? Je les fis tous dans l'herbe en criant : "Ménars, Oh ! Ménars ! Ici, Chambord !" Rien ne me répondit, et pour cause. Aucun poste entre Le Vivier et Ménars cette nuit-là. Je revins, douloureux, toujours à poil, transi, mais résolu.

- Alors ? tu as mis le temps ! J'espère qu'ils ne vont pas tirer !

- Rien à craindre, père Gaucher ! je les ai prévenus, jusqu'à Ménars !

Ce qui était vrai, après tout. J'avais assez "gueulé" dans la nuit ! Avec Pécunia, glacés jusqu'aux os, nous attendîmes l'aller-retour de la barque. Les nuits qui suivent les grands orages de fin août ne sont pas des plus chaudes. Enfin, ils débarquèrent et nous "pouillâmes" nos guenilles, comme disent les solognots. Chacun eut droit au café arrosé. Puis le boulanger-passeur nous ouvrit une grange où un blé moissonné attendait, en épis, un battage problématique.

Jacquot-Pied-de-poule et inflation lyrique

Le soleil du 24 août nous réveilla. Quelqu'un ouvrait la porte et, dans ce soleil, Jacques Delépine en personne apparut. Il était vêtu d'un superbe costume sport "pied-de-poule", surnom qui lui resta, pantalon-golf dernière mode. Si ce n'était qu'il boîtait, on aurait pu croire que

notre couvreur, à la taille fine, grand danseur de musette, arrivait du bal. En réalité, il était frais reposé, ayant passé à gué, en solo, à la tombée du jour, les fringues pliées sur la tête. Il avait "pioncé" dans un vrai lit.

- Ou çà ?

- Au troquet ! Même que j'y ai une ardoise à régler !

A l'entendre, si ce n'avait été la fatigue, il aurait pu se faire la servante, une "guincheuse" qu'il avait connue au bal clandestin de St-Claude, au printemps. Après la joie des retrouvailles, Jacquot "Pied-de-poule" nous raconta Chambord, vu de l'intérieur ou côté pile. Là-dessus, il sera intarissable, fera son rapport le lendemain à l'état-major et témoignera plus tard au procès du Major Leye, commandant de l'unité allemande (la Schnelle Abteilung 602) qui nous avait bousculés, lequel procès pour crimes de guerre aura lieu devant un tribunal militaire à Paris. Jacquot en fera une affaire personnelle et deviendra notre justicier, en qualité de témoin à charge.

Vu de l'intérieur, l'affaire de Chambord fut en gros ce qu'a écrit son curé, avec, toutefois, certaines nuances.

Ainsi, Delépine, sauvé par Mme Luzuy, muni de ses papiers authentiques, fut interrogé, comme tous les suspects ou étrangers à la commune, par le Major Leye, en présence de l'abbé Gilg. Le major suspectait Delépine d'être arrivé de Blois, avec une bande de terroristes, passés de nuit. Mais il était hésitant devant la bonne tenue du très jeune homme. Cependant ce jeune homme boîtait ! Delépine comprit vite qu'il fallait convaincre le curé s'il ne voulait pas "passer à la casserole" car le curé défendait ses ouailles en priorité. Selon lui, aucun chambourdin n'avait participé à une action terroriste. Le mal venait de groupes étrangers ayant apporté le trouble dans sa paroisse, (ce qui, en fait, n'était pas faux, mais mettait lesdits étrangers en fâcheuse posture).

Jacquot mimait pour nous l'interrogatoire :

Il avait répondu : "Monsieur le Major, c'est exact, j'arrive de Blois ou, plutôt, j'ai fui Blois où sont arrivées des troupes américaines, des nègres, des sauvages, avec

des terroristes qui tuent certains français qu'ils accusent d'avoir "collaboré", comme ils disent. Ces bandits ont tué ma mère, monsieur l'Officier. Maman était une sainte femme qui aimait beaucoup le maréchal, mais jamais elle n'a fait le mal, elle m'a élevé dans la religion. Il est exact que j'ai fui Blois, car la seule famille qui me reste est ma tante, la soeur de maman, qui habite Dhuizon, avec ma bonne grand'mère qui, hélas!, vient, elle aussi, de mourir de vieillesse. Vous pouvez vérifier, Monsieur le Major, voici son adresse."

Le curé dit: "voilà une chose facile à vérifier, en ce qui concerne la tante et la grand'mère".

Delépine fut relaxé, au bénéfice du doute. Il prétendit s'être luxé la cheville dans le noir, en se précipitant dans les caves du château, après avoir aperçu des terroristes sales, pas rasés, certainement ivres et armés.

Il resta en garde à vue une journée et put se rendre compte que le conservateur du château et inspecteur des Beaux-Arts, M. Schommer qui parlait allemand, tout comme le curé, avait été non moins efficace dans la défense des biens et des personnes, en se prévalant du patrimoine artistique européen que représentaient le château et les richesses du Louvre qu'il abritait. Jusqu'à la dernière minute, M. Schommer supplia le major d'épargner les otages.

Delépine, quant à lui, était certain que le curé avait une sacrée "dent" contre les terroristes qui étaient venus "foutre la merde" dans sa paroisse, cette dernière citation n'étant pas du curé, évidemment. Cette thèse se vérifiera quand nous reviendrons, après la libération, reprendre les armes cachées et que nous affronterons l'ire de l'abbé Gilg pour notre résistance devant le château.

Pour l'heure, notre Jacquot ne jurait que par le sang-froid de Madame Luzuy, à laquelle seule, il devait la vie.

Il était écrit que notre camarade finirait mal avec l'église, dix ans plus tard, il glissera du toit de l'une d'entre elles et y laissera sa courte vie, sauvée à Cham-

bord.

Nous arrivâmes une douzaine à Blois, avec le camion des F.F.I. de Ménars qui nous déposa place de la République. J'appréhendais le contact avec l'état-major et j'avais grand tort. Il régnait, devant la Préfecture, une ambiance des grands jours : Paris libérée ! La France se libérait à la vitesse grand V et nous, héros de Chambord, où la légende qui nous avait précédés la veille comptait 183 boches tués et de nombreux blessés teutons. Nous avons bien mérité de la Patrie.

Comment cette légende avait-elle pris naissance ? Qui avait compté les cadavres de nos soi-disant victimes de la colonne du major Leye ? Je resterai stupide de consternation devant le déluge de congratulations et d'embrassades. Notre fait d'armes héroïque fut consigné dans "Le Patriote" de notre ami Lucien Jardel, plus chaleureux que jamais.

Permanents des différentes chapelles et journaux, résistantialistes de tous bords étaient aux anges. Ils semblaient oublier l'horrible loi du talion nazie qui voulait que 33 otages massacrés correspondent, au grand maximum, à 10 Fritz envoyés chez St Pierre.

Devant Judes et Bourgoin, j'eus grand'peine à répondre aux questions, tant le décalage entre la réalité et la fiction me déboussolait. Je crois qu'ils prirent mon attitude pour de la modestie.

Cependant, mon camarade Guy Germain, grand tireur au mauser, dont le jugement sur les hommes fut toujours plus réaliste que le mien, m'avait sérieusement ébranlé et conduit au mutisme : "qui ne dit rien consent".

- Vois-tu, mon pote, si tu rues dans les brancards, que tu dis la vérité, celle que nous avons vécue, tu passeras carrément du héros au con, jamais tu ne feras croire, désormais, aux milliers de lecteurs de "L'Epatant", que nous n'avons descendu que 10 Fritz et encore !

Si tu voulais les détromper, dis-toi bien que tu passerais pour un lâche qui s'est planqué durant cette bagarre et, de ce fait, n'a rien vu. Crois-moi, il y a des cas

où la vérité n'est pas bonne à dire. Ne fais pas cette connerie, laisse-les avec leur Austerlitz et regarde les filles. Nos actions sont en hausse de ce côté-là !

Mon grand-père m'a toujours dit qu'on ne change pas les hommes, qu'il y aura toujours des guerres, des pauvres et des cons".

Guy évoquait toujours son grand-père quand il raisonnait ou philosophait. Au travail, c'était: "Un bon commandeur vaut dix faiseurs!". C'est sans doute au grand-père de Guy Germain que je dois d'être resté un sergent exemplaire, en avalant les couleuvres de l'inflation lyrique.

Je m'ouvris au seul camarade dont la maturité politique et la confiance me paraissaient à toute épreuve. Je parlais à Fays en toute franchise de cette inflation lyrique grotesque. Il me répondit calmement, comme toujours, sans prendre la chose au tragique: "tu comprends bien que de tels faits sont impossibles à éviter dans le contexte actuel. Plus tard, l'Histoire véritable s'écrira, de manière sérieuse et sans passion. Mais, indépendamment des exagérations du moment, il n'en demeure pas moins que vous avez stoppé la progression d'un millier d'ennemis, durant plus d'une journée. L'essentiel, c'est d'avoir fait face et tenu jusqu'au bout, qu'ils aient dû fractionner leurs forces, fatiguer leurs hommes. Sais-tu ce que cela représente pour les chars alliés qui foncent vers l'est ?"

La soeur de Paul Wattelin me soigna les pieds avec compétence et, bientôt, mes plaies pansées sous de fines chaussettes, j'enfilerai une paire de "charentaises" avec lesquelles je terminerai la campagne F.F.I. Je ne remettrai des chaussures souples qu'en octobre.

Je dus, sur ordre, me reposer quelques jours au quartier Maurice de Saxe qu'une équipe aménageait. On m'entoura de beaucoup trop de sollicitude durant ces quelques jours. J'étais en fait "aux arrêts", pour incitation à la désobéissance en temps de guerre, comme Fays me le confirmera plus tard. Mais la confirmation officielle me sera donnée par l'abbé Paul Guillaume, en 1950, à la page 241 de son second ouvrage sur la résistance en So-

logne (plis de Valin à Dufour adressés les 24 et 25 août 1944) :

"Ces actions ont été le fait d'éléments politiques avancés qui voulaient pouvoir dire : les officiers ne connaissent pas leur métier, nous pouvons nous passer d'eux... Les actions de Chambord, Mont, Huisseau ont été faites par des dissidents qui ont désobéi aux ordres reçus" .

Le 1er septembre au matin, alors que les canons allemands s'étaient tus dans la nuit, après deux heures de colère, les cloches du faubourg de Vienne sonnaient à la volée. Une heure après, nous franchissions la Loire, définitivement cette fois. L'ennemi venait de décrocher sur le Cher.

Alors la liesse s'étendit au faubourg ouvrier de Vienne où nous débarquâmes, chantant La Marseillaise et l'Internationale. Ensuite, nous fîmes une entrée solennelle dans St-Gervais-la-Forêt, drapeau en tête. Le fameux grand-père Germain était là, fier de son petit-fils. Il se découvrit devant notre guenille tricolore, ému aux larmes.

Quarante ans plus tard, à Chambord, traditionnellement, un dernier carré de patriotes s'inclinent devant une plaque de marbre où figurent les noms des otages fusillés, moins ceux de nos camarades Bertrand et Lester, restés soldats inconnus de l'armée des ombres. Il est rare d'y rencontrer des anciens maquisards de cette journée tragique. J'y retourne cependant quelquefois par curiosité. Il arrive que le clergé y organise un pèlerinage ressemblant fort à une pré-canonisation du saint curé qui sauva Chambord. Rome est patiente. Elle sait qu'elle a devant elle l'éternité pour écrire l'Histoire.

Dernièrement, le chancelier allemand et le franciscain français François, grand résistantialiste de Vichy, se sont rencontrés sur l'esplanade des Fusillés, entre Porte Royale et Ecuries Maurice de Saxe.

La rencontre fut sereine et chaleureuse, la plaque incongrue ayant été retirée du mur, la veille, par "les ar-

chers du roi". Elle y fut remise après la visite du cousin germain, et après qu'un ciseau révisionniste ait changé le mot "allemand" en "nazi".

Initiative à encourager auprès des nombreux villages de style Oradour, du Vietnam et d'Algérie où les habitants naïfs croient toujours que leurs bourreaux furent des soldats "français".